

Référence : Extrait de la thèse de CHOMÉ Étienne, Louvain-la-Neuve, Thèse UCL, 2015.

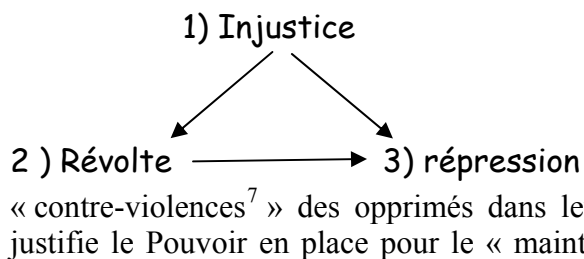
Cf. aussi l'article *Réussir une mobilisation collective est un art qui s'apprend. Visite guidée !*, sur <http://www.communications.org/?q=fr/liste-articles>.

Contact :

chome@communications.org

Section 3 : L'enchaînement des violences : Injustice => Révolte => Répression

Selon le sociologue américain Charles Tilly, « des hommes qui cherchent à saisir, à garder ou à redistribuer les rênes du pouvoir se livrent en permanence à une violence collective, simple aspect de leur lutte. Les opprimés frappent au nom de la justice, les privilégiés au nom de l'ordre, et les classes moyennes au nom de la peur¹. » Fin des années 60, dans *Spirale de violence*, Dom Helder Câmara (1909-1999), archevêque brésilien, propose de repérer l'enchaînement de trois types de violence : « Vous constaterez que, partout, les injustices sont une violence. Et on peut, et on doit dire qu'elles sont partout la première de toutes les violences : la violence n° 1². » « Cette violence installée, cette violence n° 1 attire la violence n° 2³ » des victimes de l'injustice quand ils se révoltent. Et « quand la violence n° 2 tâche de faire face à la violence n° 1, les autorités se jugent dans l'obligation de sauver l'ordre public ou de le rétablir, même s'il faut employer des moyens forts : c'est la violence n° 3⁴ », légitimée au nom de « la sécurité nationale⁵ ». L'homme d'Église se fait la voix des sans-voix dans le contexte « des régimes de force » latino-américains des années 60 et 70, qui emprisonnaient, torturaient et faisaient disparaître les opposants « sous prétexte de sauver "l'ordre social" des assauts de la subversion et du communisme⁶ ». Mais son schéma éclaire bien d'autres contextes :



Ce cycle infernal où une violence en entraîne une autre, en cascade puis en spirale, braque les projecteurs sur les racines du phénomène : les situations d'injustice constituent la violence mère de toutes les autres, à l'origine des « contre-violences⁷ » des opprimés dans leurs mouvements de libération, et de celles que justifie le Pouvoir en place pour le « maintien de l'ordre », à vrai dire pour le maintien du

¹ TILLY Charles, *Collective Violence in European Perspective*, dans GRAHAM Hugh & GURR Tedd, *Violence in America*, 1969, p. 4-45.

² CAMARA Helder, *Spirale de violence*, Desclée de Brouwer, 1970, p. 16.

³ *Idem*, p. 17.

⁴ *Idem*, p. 22.

⁵ *Idem*, p. 25.

⁶ *Idem*, p. 39, citation qui continue ainsi : « La presse écrite et parlée ne transmet que ce qui favorise le régime et il est évident qu'elle n'ira pas se faire l'écho de la pression morale libératrice. Pire encore : la presse écrite et parlée se voit dans la nécessité de diffuser des mensonges ou des déformations des faits, directement et parfois officiellement communiqués par le Service d'Information. »

⁷ FANON Franz, *L'idéologie de la décolonisation*, semble le premier à employer l'expression « contre-violence » qui a fait fortune dans les milieux non-violents. Cf. le chapitre « De la violence » dans FANON Frantz, *Les damnés de la terre*, [1961], dont voici un extrait : « Dans les pays capitalistes, entre l'exploité et le pouvoir s'interposent une multitude de professeurs de morale, de conseillers, de « désorientateurs ». Dans les régions coloniales, par contre, le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et lui conseillent, à coups de crosse ou de napalm, de ne pas bouger. On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure

« désordre établi⁸ », au service de la paix des nantis. Entre la violence fondamentale qui est instituante mais cachée, et la violence instituée de la répression, s'exprime de manière souvent criante la n° 2. En des termes politiques, l'oppression des classes dominantes engendre la violence insurrectionnelle des sans-droits, qui provoque à son tour la violence contre-révolutionnaire⁹. Déjà en février 1967, Jean-Marie Domenach, qui a dirigé la revue *Esprit* de 1957 à 1976, avait écrit un texte qui contenait les termes essentiels de cette spirale : c'est fondamentalement « la violence de l'ordre » [v. n°1], qui « accule ceux qu'elle opprime à paraître comme les véritables coupables de la violence » [v n°2] et qui « est pire que la violence de la police » [v n°3]¹⁰. « On se met vite d'accord pour condamner les violences d'où qu'elles viennent mais [sans une analyse lucide] on n'atteint que le plus visible dans la violence et l'on s'enferme dans un moralisme aux contours fragiles¹¹. »

On retrouve ici les germes du concept de « violence structurelle ou structurale » exposé au Titre 1 chapitre 1, forgé par Johann Galtung qui a une dette¹² à l'égard de la Conférence des évêques latino-américains. Ceux-ci parlent de « violence institutionnelle » dans leur document de Medellin en 1969, en constatant que « les gens ne sont pas simplement tués par la violence directe, mais aussi par l'ordre social ». L'intérêt de ce schéma est de renverser la perspective spontanée. Les projecteurs des médias sont d'habitude braqués sur la violence n° 2 (émeutes, pillages, meurtres, terrorisme), tant elle est choquante et crue, tant aussi elle se prête à la presse à sensation, qui peut facilement rapporter en détail les dommages causés, l'identité des personnes tuées, etc. Mais plus difficile est la tâche de situer l'oppression première qui la fait

violence » (Gallimard, 1991, p. 68-69). Cf. aussi FANON Frantz, *Great Ideas concerning Violence*, Penguin, 2008.

⁸ *Paroles et écrits de Dom Helder Camara*, dans LEFEUVRE François, *Guy-Marie Riobé - Helder Camara : Ruptures et fidélité d'hier et d'aujourd'hui*, Karthala, 2011, p. 241. Camara reprend la formule à Emmanuel Mounier qui écrivit en 1932 *Confrontation : rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi*, Numéro Spécial d'*Esprit*. Il voit le « désordre établi » dans la société libérale, capitaliste et individualiste du bourgeois et de l'embourgeoisé. Il entend par désordre établi la subversion des valeurs humanistes héritées de la raison grecque, du judaïsme et du christianisme, valeurs qu'il entend faire revivre par une révolution « personnaliste et communautaire », sans tomber dans les impasses des totalitarismes fascistes ou communistes.

⁹ Pierre Mertens, alors Maître de recherche à l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles les qualifie ainsi : violence « institutionnelle », violence « démocratique » et répression ; cf. MERTENS Pierre, *Violence « institutionnelle », violence « démocratique » et répression*, dans *La violence et ses causes*, UNESCO, 1980, p. 245. Cf. GOLDMAN Emma, *Psychology Of Political Violence*, Kessinger Publishing, 2004, qui étudie comment la violence des désespérés a été réprimée depuis les temps immémoriaux sans mettre en cause les torts qui les provoquent.

¹⁰ En voici le texte complet : « Il y a la violence qui menace et celle qui séduit. Toutes deux sont dangereuses, mais je crois que la seconde l'est davantage. La première affirme ses buts, et d'une certaine manière engage des responsabilités. La seconde s'avance masquée sans le support reconnaissable de l'arme ou de l'uniforme ; transmuée dans la loi, dans la parole ou dans la morale, elle accule ceux qu'elle opprime à paraître comme les véritables coupables de la violence, puisque c'est eux qui doivent y recourir ouvertement les premiers. Ainsi la violence de la justice, lorsque la justice devient une méthode pour tourner la loi, est bien pire que la violence de la police. Et la violence de l'ordre – Péguy l'a répété – est souvent pire que celle du désordre. Pour ne citer qu'un exemple, l'organisation des échanges économiques internationaux avec la participation de Messieurs très bien qui interdisent à leurs enfants de jouer avec des pistolets et protestent contre les spectacles brutaux à la télévision » (DOMENACH Jean-Marie, *La Violence*, *op. cit.*, DDB, 1967, p. 30).

¹¹ *Idem*, p. 31.

¹² C'est ce qu'atteste Dieter Senghaas, un autre grand nom de l'École de la *Peace Research* : SENGHAAS Dieter, *Studies in Peace Research, Proceedings of the International Peace Research Association Fifth Conference*, IPRA, 1975, p. 186. Cf. aussi CURTIN Deane & LITKE Robert, *Institutional Violence*, Atlanta, Editions Rodopi, 1999.

naître et de mettre en cause la troisième, la politique répressive qui la brise et cherche à la tuer¹³.

Dans un conflit social, les groupes contestataires de l'ordre établi et les « Forces de l'ordre » sont les acteurs les plus visibles. Mais il y a un troisième acteur, le plus souvent bien discret : le groupe au pouvoir qui impose son ordre. Voici l'analyse de Lucien Cerise : « Dans la plupart des conflits, nous ne sommes donc pas deux, nous sommes trois. Quand on se trouve engagé dans un rapport de forces avec un autre sujet, il faut toujours se demander qui nous y a engagés, afin de reconstituer le triangle de la rivalité, retrouver les trois acteurs de la rivalité mimétique, du rapport de forces. Il y en a deux qui sont évidents, mais le troisième l'est moins. Cela est normal. L'efficacité du conflit triangulé repose sur une condition sine qua non : il ne doit pas être perçu comme tel, comme mobilisant trois sujets, mais il doit être perçu comme un duel. La base ne doit en aucun cas percevoir le sommet. Ou alors, si elle le perçoit, elle ne doit pas le comprendre¹⁴. » Et il l'illustre de différentes manières : « Un chercheur comme Bernard Lugan, par exemple, est une vraie mine d'informations factuelles sur les conflits ethniques qui traversent le continent africain, mais il applique rarement la grille de lecture du Renseignement. Conséquence : il manque souvent un élément dans sa description, le troisième élément, le sommet du triangle. Quand on le lit, on a l'impression que les tensions ethniques intra-africaines adviennent toutes seules, directement, par la rencontre polémique des acteurs en conflit. » Il s'agit donc de percer l'ingénierie du conflit triangulé en mettant à jour qui tire les ficelles : « le sommet du triangle, l'ingénieur du conflit, son chef d'orchestre » qui impose l'ordre établi à son avantage.

Voici l'analyse du comte Tolstoï, issu d'une importante famille de la noblesse russe lors d'une famine en Russie : « Le pain est produit directement par le peuple lui-même. [...] Comment est-ce arrivé alors que ce pain se trouve, non pas en sa possession, mais entre nos mains, et que nous devons, par un procédé particulier et artificiel, le retourner au peuple, en calculant tant par personne? [...] Nous plaignons beaucoup le peuple et nous désirons le tirer de la misère où nous l'avons mis nous-mêmes, misère dont nous avons besoin. C'est là qu'est la cause de l'inutilité des efforts de ceux qui, sans changer leurs rapports avec le peuple, veulent lui venir en aide en distribuant les richesses qui lui ont été prises¹⁵. » « La violence sociale réside non pas tant dans l'usage qu'on fait des baïonnettes que dans ce qu'elles protègent. C'est ce que Gandhi appelle 'l'exploitation', qui, pour lui, est la forme suprême de la

¹³ « Qu'est-ce qui est violent ? L'émeute qui a embrasé une cité de banlieue suite à une "bavure" policière – ou l'action policière elle-même ? Une occupation d'usine accompagnée de quelques saccages – ou le licenciement collectif qui l'a précédée ? Une attaque de banque – ou les escroqueries en grand commises par des prédateurs de haut vol comme Kerviel ou Madoff ? » (BROSSAT Alain, *Tous Coupats, tous coupables. Le Moralisme anti-violence*, Éditions Lignes, 2009). Voir aussi *Le soulèvement des banlieues*, dans *Revue Lignes*, n° 19, 24 février 2006 & *Désir de révolution*, *Revue Lignes*, n° 4, 1^{er} février 2001. « Les violences ne s'annulent jamais, elles s'additionnent toujours. »

¹⁴ Cf. CERISE Lucien, *Ingénierie sociale du conflit identitaire*, dans *Revue Rébellion*, n° 66, septembre/octobre 2014 ; disponible sur <http://www.egaliteetreconciliation.fr/Ingenierie-sociale-du-conflit-identitaire-30145.html>. Il relie son modèle du conflit triangulé à celui du « triangle dramatique », ou triangle de Karpman, qui met en évidence la structure et la dynamique relationnelle entre trois rôles : la victime, le persécuteur et le sauveur. L'Analyse Transactionnelle a approfondi ce modèle dans le registre psychologique.

¹⁵ TOLSTOÏ Léon, *La famine*, Paris, Éditions Perrinot, 1893, cité dans un excellent article de SPITZ Pierre, *Violence silencieuse : famine et inégalités*, dans *Revue internationale des sciences sociales*, Revue trimestrielle publiée par l'Unesco, Paris, vol. XXX, n° 4, 1978, p. 939.

violence. » C'est pour Egil Fossum la « violence par omission », c'est-à-dire « la violence silencieuse, produit de la structure sociale qui se traduit par la famine, la maladie et l'humiliation et qui se reflète dans les statistiques sur l'espérance de vie, la mortalité infantile, la consommation des calories, la fréquence des épidémies, etc. » À l'échelle planétaire, si l'on répartit la population en cinq tranches, les 20 % des hommes et des femmes vivant dans les pays les plus riches accaparent et consomment plus de 80 % des richesses, tandis que les 20 % des pays les plus pauvres disposent de 1,4 %. L'allure générale du graphique (source : PNUD, *Rapport sur le Développement Humain*, 1992) fait penser à une coupe de champagne¹⁶.



Spitz analyse « les lignes de forces de la violence silencieuse, de la violence structurelle qui appelle à la contre-violence révolutionnaire¹⁷ », avec d'intéressantes perspectives historiques. Dans la France des années 1770, les signes annonciateurs de la contre-violence révolutionnaire se faisaient plus fréquents. Le banquier genevois Necker alerta le pouvoir sur les dangers qu'il pressentait : « Presque toutes les institutions civiles ont été faites pour les propriétaires [...] On dirait qu'un petit nombre d'hommes, après s'être partagé la terre, ont fait des lois d'union et de garantie contre la multitude, comme ils auraient mis des abris dans les bois pour se défendre des bêtes sauvages » (Necker, 27 avril 1775, cité p. 918). Necker, en fait, n'écrivait que pour un seul lecteur : le roi. Il parvint à le convaincre, puisqu'à la suite de la disgrâce de Turgot, il fut nommé l'année suivante ministre des finances, en fait premier ministre. La publication de l'œuvre de Necker fut autorisée par le roi le jour même où le peuple de Paris pillait les boulangeries, dans la « Guerre des farines » d'avril-mai 1775,

¹⁶ SUGATA Dasgupta, *The real theme 3*, Seminar 121, octobre 1969, repris par FOSSUM Egil, *Political development and strategies of change*, dans *Journal of Peace Research*, 7, 1970, p. 22 (17-32), cité par RASHEEDUDDIN Khan, professeur de science politique à la Jawaharlal Nehru University, dans 1978, p. 900 & *La violence et ses causes*, Unesco 1980, *Vers une définition de la violence. La violence et le développement socio-économique*, p. 193. Cf. aussi GALTUNG Johan, *La contribution spécifique des recherches sur la paix à l'étude des causes de la violence : typologies*, dans *Idem*, p. 85-100. Selon les analyses de Galtung, le nombre de morts provoqués dans le monde par la violence structurelle est très nettement supérieur à celui des victimes des guerres et du terrorisme. Cf. MELLON Christian, *Violence des bombes et violence des structures*, dans *Alternatives non-violentes*, n° 37, p. 37-48. Cf. VAILLANT François, *La Non-Violence, Essai de morale fondamentale*, Cerf, 1990, p. 15 et 16. « Il y a en dernière analyse autant de violence dans la manière dont chaque nation traite ses classes défavorisées, ou pour ce qui est de l'hémisphère sud, la population sous-développée, que dans le fait, par exemple, qu'une bande de voyous attaque un convoyeur ou le patron d'un café » (ROBIN Clark, *La course à la mort*, Éditions du Seuil, 1972, p. 361). Signe que les distinctions ne sont pas faciles à faire et claires dans les esprits, voici celles proposées par Véronique Guérin : « Les causes des comportements violents : On peut distinguer trois types de violences en fonction de leur origine : la violence née de l'émotion, la violence légitimée par le pouvoir et la violence en réaction à la violence » (p. 45). « Trois facteurs sont susceptibles de déclencher la violence : la frustration, la volonté de contraindre l'autre grâce au pouvoir, le refus de se laisser contraindre » (p. 48), dans GUERIN Véronique, *A quoi sert l'autorité ? S'affirmer – respecter – coopérer*, Chronique sociale, 2001. Pour ma part, je trouve plus pertinent de distinguer « violence-vécu » et « violence-pouvoir » ; cf. *supra*.

¹⁷ SPITZ Pierre, *op. cit.*, p. 923.

préfigurant la Révolution de juillet 1789¹⁸. Pour Necker, cette violence tient en effet aux institutions, c'est-à-dire aux lois de propriété¹⁹. Necker avait repéré comme nerf de la guerre l'importance des réserves des uns et des autres : « Si l'ouvrier ne peut se constituer de réserve pour les mauvais jours, le propriétaire, lui, a ses greniers, ses liquidités, ses possibilités de recourir au crédit en gageant ses biens. » Adam Smith rejoint ce point : « Dans les conflits sociaux, les maîtres peuvent tenir beaucoup plus longtemps. Un propriétaire, un fermier, un manufacturier, pourraient, sans employer un seul ouvrier, vivre une année ou deux sur les réserves qu'ils ont déjà constituées. De nombreux ouvriers ne pourraient pas subsister une semaine, quelques-uns pourraient subsister un mois, et pratiquement aucun une année sans emploi » (cité par Spitz, p. 926). Et Spitz de prolonger son analyse (p. 926 et 927 ici ramassées) : Voilà pourquoi les conflits sociaux tournent-ils en faveur des maîtres, qui s'entendent pour maintenir les salaires au plus bas, d'autant que les lois ne leur interdisent pas, comme elles le font pour les travailleurs, de se coaliser. Les maîtres, qui ont les lois pour eux et des réserves suffisantes, alors que les ouvriers ont les lois contre eux et sont pressés par le besoin. L'histoire du mouvement ouvrier a prouvé qu'Adam Smith était trop optimiste pour les classes dont il défendait les intérêts. Mais l'histoire des mouvements paysans démontre par contre à quelles difficultés se heurtent les ouvriers agricoles et les paysans pauvres lorsqu'ils veulent s'organiser pour faire triompher leur réforme agraire, c'est-à-dire le changement profond qui seul peut faire disparaître le spectre de la famine²⁰.

La spirale des trois formes de violences est un précieux outil d'analyse des situations. Ma pratique d'enseignement dans plusieurs pays africains au passé colonial et esclavagiste, notamment pendant 6 ans à l'île Maurice, m'a conduit à présenter en premier l'exemple suivant²¹ : « Remontons dans le temps et joignons-nous aux Mauriciens vivant il y a 200 ans, au moment où ils apprennent qu'une poignée d'esclaves échappés vient de piller et de massacrer les braves habitants de 3 campements de l'île. Si nous rejoignons les honorables citoyens de l'époque, nous sommes horrifiés et atterrés par cette expédition barbare qui provoque l'indignation générale. Voyons comment ils réclament la tête de ces « marrons ». Ensuite, reprenons nos esprits d'aujourd'hui, pour regarder leurs aveuglements, braqués qu'ils sont sur cette violence criante, accrochés à leur légitime défense, mais incapables de voir en face la violence de leur propre système esclavagiste, également incapables de le remettre en cause, ce qui serait pourtant la leçon à tirer à la racine de ces révoltes d'esclaves. [...] Il y a 200 ans, l'esclavagisme était parfaitement légal dans le monde "libre et démocratique" de l'époque. Cette violence-source était logée sournoisement dans les esprits et les habitudes culturelles, et dès lors dans les structures économiques et politiques. Le propre de la violence

¹⁸ *Idem*, p. 924. Sur ce sujet, voir par exemple FAURE Edgar, *La disgrâce de Turgot*, Paris, Gallimard, 1961.

¹⁹ Ce que reprend le Manifeste des plébéiens qui considère inévitable « le bouleversement général dans le système des propriétés ». Cf. l'appel à la réforme agraire de Babeuf qui, dans les années 1795-1796, marque le début de l'action socialiste révolutionnaire en Europe.

²⁰ « Denis Clerc écrit dans *Le Monde* : « il n'est jamais bon que les riches deviennent trop riches et les pauvres trop pauvres. Tôt ou tard, les « jacques » en viennent à brûler les châteaux : Lorsque l'ordre établi paraît trop injuste et que la loi paraît définitivement du côté des possédants, la loi finit par être violée, et la force remplace le droit. Banalités évidentes, qui expliquent bien des conflits, celui du Golfe notamment... En fait, ce n'est pas tant Saddam Hussein qui menace l'ordre du monde que les inégalités extrêmes qui se perpétuent. Abusant de la crédulité du peuple, Hussein lui fait miroiter un Eden, avec d'autant plus de facilité que nous sommes incapables de le contrer à froid. On en vient à la racine du mal » (GAILLOT Jacques, *Lettre...*, *op. cit.*, p. 28-29). Cf. MAKHIJANI Arjun, *From Global Capitalism To Economic Justice. An Enquiry into the Elimination of Systemic Poverty, Violence and Environmental Destruction in the World Economy*, New York, Council On International And Public Affairs, 1992.

²¹ Dans le cadre de sessions sur *La méthode D-I-A-P-O-S pour faire tomber une injustice*, méthode que j'exposerai dans le prochain chapitre.

structurelle est d'être institutionnalisée et légitimée par la loi. Ceux qui organisaient ce système de traite négrière, gardaient en général leurs mains propres de tout acte directement violent. Et les sociétés "civilisées" qui profitaient économiquement de cette injustice, en étaient complices, sans le moindre contact avec cette violence invisible sur leur propre territoire. Cela peut nous éclairer dans notre analyse d'aujourd'hui²². »

Face à ce mécanisme idéologique, la prise de recul de l'analyse critique est d'autant plus difficile à opérer que nous profitons d'une situation d'injustice. Ce mécanisme d'aveuglement fonctionne en nous toujours aussi bien qu'à l'époque de nos aïeux. Voilà pourquoi il convient de comprendre d'abord son fonctionnement dans une situation où nous ne sommes pas directement impliqués, ailleurs dans le temps (le passé esclavagiste de nos ancêtres européens des XVI^{ème} à XVIII^{ème} siècles) ou dans l'espace²³. Retournons en Afrique. Aujourd'hui, par exemple en Afrique du Sud, il nous est possible de comprendre les Afrikaners accablés par les violences n° 2, inquiets pour leur sécurité, au point pour certains de vivre en ghetto protégé. Nous pouvons aussi prendre du recul et exercer un regard critique sur l'enchaînement des violences n° 1, 2 et 3, à partir des injustices fondamentales, dont la possession des terres. Voici le commentaire des violences n° 2 et 3 par Michael Lapsley, prêtre anglican, dans ce contexte de l'apartheid : « Le langage utilisé par les gens a mystifié la réalité. Ainsi, quand l'État utilise la violence, cela s'appelait loi et ordre. Quand le peuple prenait les armes, cela s'appelait violence et terrorisme. Donc les mots eux-mêmes obscurcissaient la réalité²⁴. »

Engagée dans la lutte armée du Front Populaire de Libération de la Palestine, Leilah Khaled avait averti : « Pour comprendre mes actions, il faut en analyser les causes fondamentales²⁵. » Les Israéliens mettent en avant que ce n'est pas eux qui placent des bombes dans les bus et que leurs forces armées servent à défendre et à protéger. Ils justifient leur propre violence (n° 3) en réaction à celle des Palestiniens (n° 2). Mais il leur est très difficile d'échanger sur les violences n° 1 que sont les injustices. C'est pourtant elles qui sont à la base de l'enchaînement infernal des violences. « Israéliens et Palestiniens ont, chacun, leur terminologie. Les Israéliens parlent de paix et de sécurité. Le mot "justice" n'est pas courant dans leur langage politique, c'est même un mot qui les énerve. Les Palestiniens, de leur côté, parlent de justice et de terre. [...] Or, l'État d'Israël est fondé sur une injustice. Le peuple palestinien fut oublié par le Mouvement sioniste dès l'origine, dont on sait le slogan : “une terre sans peuple pour un peuple sans terre”, comme si le peuple palestinien était tout simplement non-existant²⁶. »

²² Extrait de mon article paru juste après les attentats du 11 septembre 2001 dans *La Vie Catholique*, île Maurice, 28 septembre 2001.

²³ D'où l'intérêt de l'étude d'ouvrages solides et pédagogiques comme DAVID Charles-Philippe & GAGNON Benoît (dir.), *Repenser le terrorisme : concept, acteurs et réponses*, Publication Laval : Presses de l'Université Laval, 2007.

²⁴ LAPSLEY Michael, *Racheter le passé. Du combat pour la liberté à la guérison des mémoires*, 2011. Il est engagé dans la *Society of the Secret Mission*. En Amérique Latine, cf. SNODGRASS GODOY Angelina, *Popular Injustice. Violence, Community, and Law in Latin America*, Stanford University Press, 2006 ; ARNISON Cynthia, *Comparative Peace Process in Latin America*, Washington DC, Woodrow Wilson Center Press, 1999 ; BOBROW-STRAIN Aaron, *Intimate Enemies. Landowners, Power, and Violence in Chiapas*, Duke University Press, 2007, qui donne le point de vue des élites terriennes.

²⁵ LEILAH Khaled, *Mon peuple vivra*, Paris, Gallimard, p. 145.

²⁶ KHOURY Rafiq, *Un peuple en Palestine*, dans *Revue Projet*, n° 267, septembre 2001, URL : <http://www.ceras-projet.org/index.php?id=1930>. Cf. aussi *The Illegitimacy of Violence, the Violence of Legitimacy*, CrimethInc., 2012, URL : <http://www.crimethinc.com/texts/recentfeatures/violence.php>. Cf. COUTO Richard, *The Politics of Terrorism : Power, Legitimacy and Violence*, URL : <http://www.integral-review.org/documents/Couto,%20Politics%20of%20Terrorism,%20Vol.%206%20No.%201.pdf>.

Depuis les attentats sur les tours du *World Trade Center* et sur le Pentagone, des milliers d'ouvrages ont été écrits sur le sujet, dont hélas une majorité s'attaque à la fumée, et non au feu²⁷. Selon Jacques Baud, colonel d'état-major général dans l'armée suisse, qui a travaillé dans les Services de renseignements suisses, les motivations des actuels terroristes touchent au respect de leur identité et de leur culture, plus qu'aux enjeux de justice sociale et économique. Ils provoquent l'Occident non pas à partager davantage ses richesses mais bien à reconnaître et à respecter davantage celles des autres, en opérant une révolution culturelle de rupture avec son ethnocentrisme suffisant²⁸. « La violence individuelle est souvent une réponse à une société qui s'aseptise, se bureaucratise et noie l'individu dans l'anonymat. La violence sociétale transcende les rivalités sociales chères au marxisme, pour réécrire une histoire perdue ou rétablir une réalité ethnique ou raciale. Elle recentre des conflits sur des dimensions ethniques, culturelles, religieuses. Ce n'est plus la pauvreté ou l'accession à la richesse, mais l'affirmation d'une identité qui devient le moteur de la violence. Cette volonté identitaire ne s'applique plus seulement aux communautés nationales, mais touche aussi les communautés d'idées, religieuses ou ethniques, rendant les conflits entrelacés et souvent inextricables²⁹. » Et le général belge Briquemont de confirmer : « Dans un monde de plus en plus "village" planétaire, les inégalités politiques, économiques, sociales et culturelles vont apparaître de plus en plus criantes et insupportables. [...] En fait, pour empêcher les conflits asymétriques, il faudra réussir la mondialisation. Mais ce nouvel ordre mondial ne sera certes pas celui imaginé en 1991 [par Bush père] puis en 2001 [par Bush fils]³⁰. »

Une forte asymétrie induit une gestion des conflits particulière. Le prochain chapitre traite des stratégies du faible au fort, il voit les choses à partir du groupe en position inférieure dans le rapport de forces : De quelles pistes alternatives à la violence n° 2 les « damnés de la terre »

²⁷ Ainsi, BETTATI Mario, *Le terrorisme : les voies de la coopération internationale*, Paris, Jacob, 2013. Pour de solides analyses, cf. ROY Olivier, *Les illusions du 11 septembre. Le débat stratégique face au terrorisme*, Paris, Éd. du Seuil, 2002 ; SEMELIN Jacques, *Le 11 septembre comme massacre*, dans la revue *Vingtième siècle*, oct.-déc. 2002 ; WRIGHT Lawrence, *The Looming Tower. Al-Qaeda and the Road to 9/11*, New York, Knopf, 2006 & GUELKE Adrian, *Terrorism and Global Disorder. Political Violence in the Contemporary World*, Londres, I. B. Tauris, 2006. Cf. CHANDLER Michael & GUNARATNA Rohan, *Countering Terrorism. Can We Meet the Threat of Global Violence ?*, Reaktion Books, 2008, qui critiquent les politiques répressives à courte vue et qui pensent à des solutions globales de long terme.

²⁸ « Paradoxalement, alors que l'Occident comprend dans les attentats du 11 septembre 2001 la nécessité de lutter contre la pauvreté et de s'impliquer davantage dans le tiers-monde, c'est probablement l'inverse que veut nous signaler le message terroriste. En clair, il ne s'agit pas de partager nos richesses, mais de respecter celles des autres. Le mot « richesses » ne devant pas seulement être compris dans son sens matériel, mais aussi et surtout dans ses dimensions immatérielles, comme l'identité et la culture » (BAUD Jacques, *La Guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Éditions du Rocher, 2003, p. 155). Selon Olivier Roy, l'islamisme radical est une idéologie politique conséquente à la mondialisation, portée par des musulmans à la fois fascinés par l'Occident et en guerre contre lui. Sa lecture résolument politique critique l'analyse trop exclusivement culturelle de l'affrontement des civilisations. Cf. ROY Olivier, *L'islam mondialisé*, Paris, Le Seuil 2002 ; *Les illusions du 11 septembre. Le débat stratégique face au terrorisme*, Le Seuil, 2002 ; *L'échec de l'Islam politique*, Le Seuil, 1992.

²⁹ BAUD Jacques, *La Guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Éditions du Rocher, 2003, p.26.

³⁰ BRIQUEMONT Francis, *Une guerre asymétrique*, dans *La Libre Belgique*, 15 novembre 2001. La philosophe Hélène L'Heuillet s'attache à montrer la rationalité du terrorisme qui est une stratégie de force par de gens déterminés : « L'idée que le terrorisme serait "l'arme des faibles" est déjà non-démocratique et commet l'erreur de transposer dans la réalité ce qui n'est que rhétorique politique » (*Aux sources du terrorisme : de la petite guerre aux attentats-suicides*, Paris, Fayard, 2009, p. 321).

disposent-ils³¹ ? Face à un « désordre établi » qui maintient l'oppression, existe-t-il des moyens de combat alternatifs à la lutte armée ? Avec quelle efficacité ? Le chapitre suivant traitera de la stratégie du fort au faible : De quelles pistes alternatives à la violence n° 3 les « Puissants de ce monde » disposent-ils ? Lorsque l'ordre social est bâti sur une justice démocratiquement régulée, lorsque l'ordre est garant des libertés, de quels repères et outils les responsables politiques et militaires disposent-ils dans leur mission de le défendre ? Quelles sont les conditions de possibilité et les limites de la mise hors jeu des conflits armés par les dominés (Chap. 2) et par les dominants (Chap. 3) ?

³¹ Bonanno dénonce l'inanité du débat entre violence et non-violence. Le vrai combat selon lui réside dans l'alternative entre autorité et liberté : cf. BONANNO Alfredo, *Rivoluzione, violenza, anti-autoritarismo*, dans *La dimensione anarchica*, Catania, 1974, p. 276–281, disponible en anglais sur <http://theanarchistlibrary.org/library/alfredo-m-bonanno-revolution-violence-anti-authoritarianism-a-few-notes>.